

PREMIERE PARTIE

Le cheminement d'une pensée :
De l'absurde à la révolte.

" C'est ce qu'il y avait de terrible : la tranquillité
dans l'absence d'espoir."

Elio Vittorini, *Conversation en Sicile*,
Gallimard, 1969.

"Je suis homme, et rien de ce qui est humain ne
m'est étranger."

Térence, *Héautontimoroumenos*,
(vers 190-159 avant Jésus-Christ).

"Puisque le venin nazi se glissait jusque dans
notre pensée, chaque pensée juste était une conquête ;
puisque une police toute-puissante cherchait à nous
contraindre au silence, chaque parole devenait
précieuse comme une déclaration de principe; puisque
nous étions traqués, chacun de nos gestes avait le
poids d'un engagement."

Jean-Paul Sartre, *La République du silence*.

CHAPITRE 1 : L'avant Vercors

A – Une enfance consciente

1-) Portrait de famille

La famille Bruller est originaire des Vosges mais se fait chasser de France par l'un des siens, converti et devenu évêque, que la présence d'une lignée de confession israélite importune. Ainsi, au XVIIIème siècle, les Bruller sont contraints d'émigrer en Hongrie, tout en perpétuant la langue française de génération en génération, selon la tradition familiale. Louis Bruller (1864-1930), grand amoureux de cette littérature et de cet esprit français, décide à l'âge de quinze ans de quitter famille et foyer hongrois pour l'air de la France et son pont des Arts. Certes, pour Louis Bruller, le pays des Droits de l'Homme symbolise la liberté et la justice, mais à ce sentiment pur s'ajoutent les nombreuses lectures des romans de Dumas à Balzac, sans oublier Victor Hugo et Voltaire dont il est féru. De cette éducation quelque peu autodidacte, naît chez le jeune homme un esprit de révolte contre l'oppression de la monarchie bicéphale d'Autriche-Hongrie. De plus, il assiste en triste témoin à une scène de rejet d'un sien cousin par ses camarades de l'école des cadets, rejet occasionné par son origine juive. Aussi, ne supportant plus de vivre dans "un pays de barbares, de sauvages emplumés"¹, Louis s'élance sur la route de France, suivant sa bonne étoile. Une fois arrivé à Paris, après un voyage périlleux et sans le sou, il apprend les métiers du livre et de l'impression pour finalement créer sa propre maison d'édition vers 1894, réalisant son plus grand rêve. Il publie alors, au début du XXème siècle, Balzac, Hugo, Eugène Sue, Paul Féval et Jean de La Hire, sous forme de feuilletons dominicaux diffusés principalement en Province, avant de revendre son affaire et de fructifier son capital dans l'immobilier. Curieusement, de la maison d'édition Bruller, il ne subsiste aucune trace, alors qu'il existe bien une rue à ce nom, classée depuis 1931, dans le XIVème arrondissement.

Louis, naturalisé français et bon radical socialiste assidu du comité Mascuraud, rencontre et épouse en septembre 1898 Ernestine Bourbon. Celle-ci est une Berrichonne de

¹ PLAZY, Gilles, Vercors, *A Dire vrai*, François Bourrin, 1991, p. 39.

pure souche et fille cadette d'un petit tailleur en chambre, qui après des études à l'Ecole normale de Bourges, devient institutrice.

Jean, Marcel, Adolphe Bruller faillit bien être nommé Victor Hugo, car à la grande passion de son père pour cet écrivain s'ajoute la date de naissance de son deuxième enfant et premier fils. En effet, Ernestine Bruller accouche le 26 février 1902, jour du centième anniversaire de la naissance de l'auteur de *Quatre-Vingt-Treize*; et même s'il est assurément déçu de ne pouvoir assister aux festivités données en l'honneur du grand homme de lettres, nous pouvons deviner, sans craindre l'erreur, quelle énorme jubilation l'anime à l'idée que son fils naisse ce jour-là. Signalons ici qu'en suivant l'hypothèse d'une localisation de la maison d'édition Bruller à proximité du lieu de naissance du petit Jean, Ernestine accouchant dans un appartement situé au croisement des rues Brown-Séguard et Vaugirard, l'association historique du XVème arrondissement n'a retrouvé aucune trace du nom de Bruller en matière d'édition et ce en remontant à l'année 1913. Peut-être sommes-nous victimes du réalisme des écrits de Vercors quant au lieu de naissance annoncé, sérieusement semble-t-il, dans "OEdipe et Cimourdin"².

Dans son rôle de père, Louis Bruller apparaît comme une ombre intimidante et toujours présente auprès de ses enfants. Son caractère autoritaire et son sang-froid font cependant de lui le plus rassurant des chefs de famille. A l'évocation de celui-ci, Vercors se remémore "les colères jupitériennes de ce père immense qui tonne à l'autre bout de la table où les foudres étincellent"³, ainsi que les froncements de sourcils - annonçant le tonnerre - pendant lesquels le petit Jean se réfugie dans les jupes de sa mère. Ernestine, bien que peu portée aux grandes manifestations de son amour, conserve quant à elle, pour Vercors, l'image d'une mère souriante et d'une épouse modèle. C'est sous la sécurité constante de ce père et de cette famille que l'auteur futur de *La Marche à l'étoile* explique sa maturité tardive.

Jean Bruller poursuit ses études d'un bout à l'autre à l'Ecole alsacienne, école alors essentiellement protestante où tout est du ressort de la seule conscience. Louis écarte peut-être ainsi le mauvais souvenir de son ancêtre catholique chassant les siens de France. Bachelier ès

² "OEdipe et Cimourdin", in *Le Pas dans le sable*, Albin Michel, 1954, pp. 185-191.

³ BRULLER, Jacqueline, *Le Silence de la mer : genèse et analyse*, Doctorat de troisième cycle, Université de Provence, 1972, p.31.

Science en 1919, il poursuit sa carrière d'étudiant à l'école Bréguet, selon la volonté paternelle, d'où il ressort diplômé en 1922, avec la médaille de bronze, ingénieur électricien. Mais il n'entrera jamais dans l'industrie puisqu'il s'oriente vers le dessin, via la peinture pour les yeux d'une charmante. Avant cela, un premier drame a déjà frappé la France et le jeune dessinateur.

2-) La Der des ders

L'été 1914, marqué par l'assassinat de l'archiduc François Ferdinand, héritier du trône des Habsbourg, ne laisse pas prévoir une guerre si proche. L'intérêt de Jean Bruller, alors âgé de douze ans, se porte suivant celui de ses parents sur le procès de Mme Caillaux, mêlant amour et politique, après la meurtre de Gaston Calmette, rédacteur en chef du *Figaro*. Mais le coup de feu de Sarajevo a des conséquences considérables et la Première Guerre mondiale surprend la famille Bruller en vacances au fond d'une vallée suisse. Regagnant au plus vite la France, ils attendent alors à Saint-Amand-Montrond jusqu'à la victoire de la Marne pour retourner à Paris.

Louis Bruller, qui a choisi la France pour sa démocratie et s'est fait Français, ne peut élever son fils que dans un esprit très patriotique. S'étant fait citoyen de ce pays, il ne peut qu'être plus observateur et sourcilieux à l'égard du patriotisme, sans jamais sombrer dans le nationalisme. Aussi, de douze à seize ans, Jean, cocardier à tout crin et loin d'être horrifié par les événements, se découvre des talents de dessinateur "engagé". En effet, il caricature suivant l'engouement et la passion anti-germanique populaire le Kaiser et le Kronprinz, les mains sanglantes sur une montagne de têtes de mort, ou encore de lourds soldats allemands se rendant pour une tartine de confiture. Tirant son inspiration des journaux, ses dessins sont exclusivement noirs et rouges, marque profonde d'une rage sincère à l'encontre de l'Allemagne.

Pourtant, l'enfant sort de la guerre adolescent, avec un regard qu'il se construit seul. Commenant à penser par lui-même, ce conflit généralisé lui apprend le recul à l'égard de ce qui se dit. Victime comme l'ensemble de la population de ce que l'on nomme "le bourrage de

crâne", sa mentalité évolue d'un anti-germanisme profond vers un pacifisme intégral. Sa première rencontre avec le mensonge national a lieu au début des hostilités car, alors même que les communiqués français placardés aux entrées des mairies annoncent le succès de leurs armes, Jean Bruller et les siens apprennent que les Allemands sont aux portes de Paris. Mais la tromperie persiste faisant des "boches" le barbare destructeur de cathédrale, le soldat coupant les mains des petits enfants. Dans cette volonté d'aliéner l'ennemi héréditaire qu'il respire autour de lui, il n'apprend les vérités du front et les premières nouvelles directes de la guerre qu'avec ceux qui la font. Au long de ses témoignages, Pierre Fort, futur beau-frère de Jean, tient le rôle principal dans la démythification du conflit et la dénonciation du "bourrage de crâne". Celui-ci décrit son quotidien de soldat et l'on conçoit aisément l'influence d'un tel discours accompagné de photographies sur une âme de seize années. Ces dernières dévoilent les réalités brutales d'une guerre où la boue englutit les corps casqués, où à perte de vue la vision n'est que terre bosselée et brûlée, sans arbre ni végétation. Dans cette lutte économique et impérialiste, Allemands et Français sont désormais à ses yeux des martyrs fraternels et les lectures des livres de Romain Rolland et Edmond Vermeil confirment sa conviction d'une amitié franco-allemande nécessaire à l'Europe. Son anti-bellicisme tient aussi son origine de la lecture du journal *La Baïonnette* qui, malgré son titre, se défend d'un patriotisme par trop cocardier et se veut humoristique. "Boches" et généraux y sont raillés de la même façon et Jean Bruller découvre alors celui qui deviendra son maître, Gus Boffa, qu'il admire parmi d'autres tels que Joseph Hémond, Chas Laborde et Pierre Falké. Mais cette rencontre avec ce premier coïncide chez lui avec l'apparition de sa volonté de renoncer à un travail industriel pour se lancer dans une carrière de dessinateur.

Le fait est que Jean Bruller conserve de son adolescence une constante méfiance à l'égard des on-dit-que et autres rumeurs, faisant ainsi disparaître la naïveté de la jeunesse pour une enfance plus consciente.

B – L'entre-deux-guerres

1-) Pacifisme et insouciance

Au lendemain de la guerre, les négociations de paix sur la base des Quatorze points Wilson préconisent notamment le règlement des litiges territoriaux selon le principe des nationalités, disloquant ainsi l'Autriche-Hongrie. Du traité de Versailles toujours, il ressort l'idée émise par Klotz, ministre français des Finances, que "l'Allemagne paiera" et en 1921 le montant des réparations est fixé à 132 millions de marks-or. Les tensions subsistent donc entre l'Allemagne et la France face aux exigeantes demandes du traité avec, par exemple, l'occupation des ports rhénans de Düsseldorf et Duisbourg en mars 1921, suite au ralentissement des livraisons germaniques. Tensions accrues avec Raymond Poincaré qui ne consent aucun délai de paiement aux Allemands et fait occuper la Rhur, dès le 11 janvier 1923 et jusqu'en 1930. Cette "invasion" piège finalement la France, pareil au poisson rouge occupant son bocal, et favorise le premier coup d'éclat (le coup d'Etat étant un échec) du fils d'un petit employé des douanes, Adolf Hitler.

La solution est finalement trouvée par une commission d'experts présidée par l'Américain Dawes. Le plan qui porte son nom associe étroitement le remboursement des réparations au redressement économique de l'Allemagne. Ce plan est prolongé par celui de Young en 1929.

Aristide Briand (1862-1932), grand orateur et grand visionnaire, vingt-cinq fois ministre notamment aux Affaires étrangères et onze fois président du conseil, est certainement l'un des hommes politiques les plus pacifistes de l'après-guerre, ayant approché les lignes de feu et assisté au spectacle d'une bataille. Il est aussi l'homme de la réconciliation franco-allemande avec les accords de Locarno, du 16 octobre 1925, qui révisent le traité de Versailles et ouvre les portes de la S.D.N. à l'Allemagne. Mais les problèmes liés aux remboursements de la dette de guerre auxquels s'ajoutent la crise de 1929 et la montée du national-socialisme qui en résulte, mettent en échec sa politique, reléguant Aristide Briand dans les limbes de l'Histoire.

Cette résolution de paix est alors un sentiment général. Le pacifisme règne sans partage et tout fatalisme guerrier est rejeté. Les hommes ont en mémoire les terribles années et les plus jeunes grandissent avec les monuments aux morts neufs sous les yeux. La cicatrice est profonde, veuves et mutilés abondent. Les cérémonies du 11 novembre, organisées par les puissantes associations d'anciens combattants, sont de véritables spectacles tragiques et les inévitables oeuvres écrites ou cinématographiques, tels que *Le feu* de Barbusse, *Les Croix de bois* de Dorgelès ou le *J'Accuse* d'Abel Gance, baignent les Français dans le souvenir du sang victorieux et entretiennent cette sensibilité.

Sans s'engager politiquement dans ce monde d'après-tragédie, mais dessinant pour un temps dans l'hebdomadaire de gauche, *Vendredi*, fondé pour appuyer le Front populaire, ou encore dans *Le Canard enchaîné* et *Le Rire*, Jean Bruller est simplement un grand admirateur de Briand. Comme lui, le dessinateur critique le traité de Versailles, porteur de conflit futur, et Vercors glissera dans la bouche de Briand, lors de Locarno, les mots suivants : "Autant le mot Genève est suave à mon oreille comme un vol de colombes, autant Versailles y sonne comme un cliquetis d'arme."⁴ Jean Bruller semble classable dans la tradition des pacifistes modérés, les "internationalistes" ou "pacifistes ancien style", parmi ceux qui considèrent "la guerre comme un moyen inhumain et irrationnel de résoudre les conflits mais conçoivent qu'elle puisse être nécessaire en certaines occasions"⁵ extrêmes. En effet, dans un écrit de 1949, Vercors décrit ainsi son pacifisme :

"Nous considérons que nous sommes aussi, et d'abord, citoyen du monde. Que tout différend entre une nation et une autre est querelle de famille, et que de vouloir le régler par les armes est un crime fratricide. Mais qu'une de ces nations prétende assujettir toutes les autres, et tout change, cette nation-là assume le plus grand crime, celui de lèse-humanité. Et nous lui ferons la guerre."⁶

⁴ Vercors, *Moi, Aristide Briand*, Plon, 1981, p. 259.

⁵ AZEMA, Jean-Pierre, BEDARIDA, François, *1938-1948 : Les Années de tourmente*, Flammarion, p. 673.

⁶ Vercors, "Pas de mal entendu", 1949, in *Plus ou moins homme*, Albin Michel, 1950, pp. 378. L'idée du citoyen du monde ne peut que nous renvoyer à une pensée de Montesquieu, peut-être essence même de ce pacifisme ancien-style : "Si je savais quelque chose utile à ma patrie, et qui fut préjudiciable à l'Europe, ou bien qui fut utile à l'Europe et préjudiciable au genre humain, je la regarderais comme un crime. Parce que je suis homme avant d'être Français, et que je suis Français par accident, mais... homme par nature..." Citation extraite de MONTESQUIEU, *Oeuvres Complètes*, Bibl. de la Pléiade, p. 981.

Cependant, au début des années 20, le jeune Bruller reste peu enclin à s'intéresser ou même à observer la société qui l'entoure. Et Vercors porte un regard plutôt critique sur ses vingt ans : "Ce brave jeune homme en ce temps-là, n'a guère en tête que trois préoccupations : la danse, l'élégance et la conquête des jeunes filles." C'est ce personnage désinvolte qui compose, au cours de ces trois années à l'école Bréguet, les *21 Recettes pratiques de morts violentes*⁷, élaborées dans l'objectif d'attendrir et d'amuser une belle indifférente, puis de gagner quelque argent. Mais ses véritables débuts de dessinateur, il les réalise avec la publication de ses estampes en 1926, de retour de Tunis où il a effectué son service militaire. La rencontre avec Pierre de Lescure survient au moment où Jean Bruller recherche des souscriptions afin de couvrir le prix de revient de la fabrication de ses *21 Recettes*. Entrant dans une librairie de la rue des Saints-Pères, il est introduit dans le bureau de celui qui, devenu compagnon, le fera pénétrer dans le monde de l'écriture et de la critique littéraire.

La joie de vivre de Jean Bruller, condamnée par Vercors, transparaît dans ces dessins avec un parti pris de l'humour pour l'humour, qu'accompagnent des textes parodiant le jargon scientifique. Poursuivant plus ou moins épisodiquement une carrière d'illustrateur d'albums pour enfants, tels que le *Patapoufs et Filifers* d'André Maurois en 1930, Jean Bruller préfère la publication de ses oeuvres. Ainsi, il publie en 1927 *Hypothèses sur les amateurs de peinture à l'état latent*⁸, mais surtout, en 1929, *Un Homme coupé en tranche*⁹. Dans celui-ci, il observe davantage l'homme et son hypocrisie, transformant son humour en satire psychologique et philosophique. Polymorphe, portant si bien son nom, nous est présenté au travers de différents regards dont ceux de ses parents, ses amis, ses supérieurs et ses domestiques, portant ainsi un premier intérêt à l'étude de l'humanité.

⁷ Ce livre regroupe 28 dessins qu'il édite lui-même en 1926 à 446 exemplaires. Le titre complet de l'ouvrage est : "21 Recettes pratiques de morts violentes, à l'usage des personnes découragées ou dégoûtées de la vie pour des raisons qui, en somme ne nous regardent pas. Précédé d'un petit Manuel du parfait suicidé, par Jean BRULLER, usager des chemins de fer de l'Etat."

⁸ Ces dessins sont composés de 16 lithographies et produit en 211 exemplaires.

⁹ Composé de 18 eaux-fortes en 446 exemplaires et publié en 1929 chez Paul Hartmann dans la collection : "Intéressante publication".

Le jeune dessinateur se fait donc un nom dans le milieu, de par la qualité de son coup de crayon. Coup de crayon qui, en s'affirmant, permet à l'auteur de développer son message toujours plus profond et obscur au fil des publications.

2-) Un pessimisme sincère

"Quand j'ai dessiné les *21 Recettes*, le monde ne me paraissait pas tout à fait aussi absurde que lorsque j'ai fait *Un Homme coupé en tranches*"¹⁰, explique Vercors. Effectivement, l'esprit de Jean Bruller évoluant, son oeuvre se transforme. La gaieté et l'humour mordant de ses premières publications deviennent de féroces satires de la société. Un tel revirement dans la profondeur même du trait de crayon s'explique par une prise de conscience graduelle, mais certaine, de la stupidité du monde et de la vanité de toute action. Vercors résume en quelques mots sa pensée d'alors : "Toute cette période de mon activité spirituelle et artistique, dominée par le désespoir, fut consacrée à ce thème et à ses variations qu'Albert Camus a su depuis merveilleusement ramasser dans une formule définitive : "Les hommes meurent et ils ne sont pas heureux."¹¹

Plusieurs facteurs éclairent l'origine de son pessimisme le menant dès la fin du conflit à une philosophie du désespoir : "Comme à tout jeune esprit lucide, c'est l'absurdité du monde qui m'est apparu tout d'abord."¹²

La Grande Guerre, premier élément, imprègne la réflexion de l'enfant devenant adolescent et, même si ces années sont suivies d'une allégresse légère et d'une grande soif de vie, Jean Bruller conserve de ce temps le souvenir de l'injuste tromperie endormante de la propagande anti-allemande. A la découverte de la vérité dans les livres du pacifiste Romain Rolland, qu'il a tant haï, s'ajoute l'indéniable inutilité du sacrifice de quelques dix millions de victimes. La déception du petit patriote sensible porte déjà en germe le doute et le désespoir de l'homme mûr. Un second élément survient au cours de son service militaire à Tunis. Le jeune sous-lieutenant des zouaves découvre à Carthage, où rien ne subsiste de sa grande

¹⁰ BRULLER, Jacqueline, *Le Silence de la mer : genèse et analyse*, op. cit.

¹¹ Vercors, *Les Yeux et la Lumière*, Editions de Minuit, 1948, p. 16.

¹² Vercors, *Les Yeux et La lumière*, p.16.

civilisation sinon un paysage désolé¹³, le caractère éphémère de l'oeuvre de l'Homme. Le troisième et dernier élément expliquant le pessimisme philosophique de Jean Bruller, ce sont ces inévitables lectures de Pascal, Voltaire et Anatole France, lorsque l'on possède un père éditeur, passionné de littérature, et une mère institutrice. La pensée voltairienne infuse jusqu'à Jean Bruller à travers l'ironie parfois narquoise des livres d'Anatole France. Anatole France et Voltaire ont en commun une oeuvre romanesque pourfendant l'être avec une fine délicatesse et une désinvolture évanescence où plane un constant pessimisme. Vercors reprend :

"Le ridicule de l'agitation des hommes, je l'ai découvert très tôt, vers quinze ans, avec Voltaire et Anatole France. D'où peu à peu, mais intuitivement, que l'Existant - du virus à l'Univers et Dieu (s'il existe)- est *inutile*. Mais le raisonnement par lequel je me le suis consciemment *prouvé* m'est venu plus tard : un jour de mai 1927."¹⁴

Sa réflexion latente parvient donc à maturité en 1927, au cours d'un monologue intérieur au croisement de la rue Bonaparte et de la rue du Four, près de Saint-Germain-des-prés.

"Si Dieu, si l'Univers disparaissaient à Qui, à Quoi cet anéantissement pourrait-il porter tort, sinon à rien ? (...) Donc si mon existence est nécessaire à l'ensemble des choses qui, lui, n'est pas nécessaire à rien, où trouverai-je notre raison d'être ? Je n'en ai pas, l'homme n'en a pas, l'Univers ou Dieu n'en ont pas, nous existons, c'est tout. Nous existons sans aucune raison. L'existence est absurde."¹⁵

Cette prise de conscience de l'inutilité des choses et de la condition humaine est achevée lorsque Jean Bruller commence une oeuvre de longue haleine : *La Danse des Vivants*, "sorte de Comédie humaine du XXème siècle."¹⁶ La trentaine passée, il observe les hommes d'un oeil corrosif, traque les moindres vanités et collectionne les tics humains. Il précise d'ailleurs son intention dans la préface au chapitre intitulé "L'Amour du prochain" : "...je désire que mes dessins représentent les notes vivantes d'un témoin, et non les constructions

¹³ La surprise qu'il ressent face à cet espace devenu vide mais autrefois si peuplé et si puissant resurgit à travers un dessin de Bruller, *L'architecte ou la foi blessée* (Cf. Planche I), ainsi que dans la nouvelle "La vénus de Solare" première voix dans *Les Yeux et La Lumière*.

¹⁴ BRULLER, Jacqueline, *Le Silence de la mer : genèse et analyse*, op. cit.

¹⁵ Extrait de la conférence "De la Résistance à la philosophie."

¹⁶ Mots de Pierre BRODIN dans *Présence Contemporaine*, t.I, p.323.

abstraites d'un esprit; il me faut recevoir mes idées du dehors, et non les faire jaillir arbitrairement de l'intérieur..." Un témoin. Jean Bruller se pose donc volontairement en témoin de sa société et, contrairement à R.D. Konstantinovic, l'écrivain Vercors nous semble agir, à un degré tout autre, de la même façon. Car si le Vercors de l'Occupation fait intervenir ses idées de l'intérieur, celles-ci viennent se greffer à de nombreuses observations et expériences liées au quotidien et au contexte, mais nous y reviendrons...

Néanmoins, son pessimisme, s'il est sincère et profond, n'entrave en rien sa propre vie et ce grâce au lieutenant Diégo Brosset (1898-1944). L'importance de cet homme dans la vie Jean Bruller nous est dévoilée par ces mots de Vercors concernant l'instant de leur rencontre : "...car à ce jour est attaché toute une part de ma vie - peut-être la plus précieuse."¹⁷ C'est au cours d'une période militaire au camp de Châlons en septembre 1928 que les deux hommes se croisent pour la première fois et Diégo Brosset conclut leur rencontre par un énigmatique "nous nous trouverons des amis communs". Et il y en eu, car celui que Jean Bruller prend d'abord pour "une noble brute militaire férue de chevaux et de femmes", est en réalité un fin lettré et un grand lecteur. Ces connaissances communes se révèlent être Shakespeare et Gide, par citations interposées. Diégo Brosset résumant sa propre pensée par une formule de Gide, "assumer le plus possible d'humanité", ajoute :

"Nous saurons aimer d'une même ardeur les joies de l'esprit et celles du corps, l'action et la méditation, mener la vie dans la vie comme dans le rêve, ne plus sacrifier les femmes aux philosophes,(...) pénétrer Mozart ou Bach et conduire sa troupe au combat, mener du même coeur son cheval, un flirt, sa voiture, son savoir et son esprit critique, (...) en bref à savoir saisir la vie, posséder Dieu, ne pas craindre de mourir, mais moins encore, mais moins surtout, de vivre !"¹⁸

Le monde de Bruller, négatif absolu de l'univers Brosset, est dès lors battu en brèche par le passionné et très énergique futur général. De cette forte amitié découle un changement décisif pour le dessinateur puisque son attitude à l'égard de l'absurdité des choses évolue peu à peu. Il abandonne doucement sa "fidélité romantique à Pascal et à ceux qui cherchent en

¹⁷ Vercors, *Portrait d'une amitié*, Albin Michel, 1954, p.16. Livre écrit au moment de la liesse populaire de la Libération, cruellement marquée par les morts de Diégo BROSSET et de Jean PREVOST. Textes remarquables de sensibilité et de douleurs qui peuvent expliquer la position inflexible de Vercors à l'égard des Allemands et autres collaborateurs.

¹⁸ Vercors, *Portrait d'une amitié*, op. cit., p. 29-30.

gémissant" par cette relation devenue fraternelle. Ce nouvel apprentissage de la joie de vivre, Jean Bruller l'entame au cours des vacances de l'été 1932 passées sur une petite île déserte du golfe du Morbihan. Treize années plus tard, il relate sa lente illumination auprès de Brosset :

"Son exemple m'apprenait à suspecter enfin la valeur morale et philosophique de cette délectation morose où je me complaisais; à découvrir qu'on pouvait répondre plus hautement, à l'absurdité évidente de l'univers, que par un refus certes poignant mais dont l'expression n'en était jamais que celle aussi de sa stérilité; à me permettre enfin de m'abandonner sans mauvaise conscience à l'amour des choses, - du ciel, de la mer, des arbres, des hommes, de leurs oeuvres, - sans que cela impliquât un reniement, sans que cela voulût dire qu'on cessait de les savoir absurde."¹⁹

Ainsi, Jean Bruller sort de son isolement par l'adoucissement de son pessimisme. Preuve en est l'ultime chapitre de *La Danse des Vivants*, portant le titre clair de "Rien n'est perdu". Dans ce numéro des *Relevés Trimestriels*, l'espoir renaît avec le meilleur de chaque homme et l'on voit, par exemple, "Le Mouchard" partager son pain avec les oiseaux. La préface annonce d'ailleurs ce sentiment : "L'auteur est le premier à espérer que l'homme abaisse un jour les obstacles qu'il a élevés entre le bonheur et lui."

Malgré ce regain d'optimisme, ses albums s'assombrissent avec la conjoncture. Ainsi, en 1935, il compose *Visions intimes et rassurantes de la guerre*²⁰, album critique des profiteurs de guerre dans lequel il écrit : "Le 12 mai 1940, au cours de la défense de Bapaume, le énième bataillon d'infanterie est anéanti." Cette annonce, calcul plus que prémonition, à quelques jours près de l'invasion allemande, puisque Bapaume tombe le 18 mai 1940, témoigne de son état d'esprit troublé devant la montée des périls.

3-) La Marche à la guerre

Observateur critique de son temps, Jean Bruller perçoit rapidement les dangers s'accumulant, pareils aux nuages avant l'orage, au coeur de l'Europe. Après l'arrivée au pouvoir d'Hitler, le 30 janvier 1933, et les émeutes fascistes du 6 février 1934, le spectateur

¹⁹ Vercors, *Portrait d'une amitié*, op. cit., p. 56-57.

²⁰ Cet album publié en 1936, aujourd'hui introuvable, n'a pu être consulté, peut-être subsiste-t-il un exemplaire chez Rita Vercors ?

passionné qu'il est s'intéresse davantage à la politique et souhaite vivement, sans y participer, l'union de la gauche favorisée par la persistance de la crise, l'agitation des ligues et les inquiétudes soulevées par le Führer. Mais habitée du point de vue de Sirius et du pessimisme, sa joie, lors de la victoire socialiste de Léon Blum, est rapidement effacée par la crainte de voir la pièce de Jules Romains, *Le Dictateur*, de prophétie devenir réalité²¹.

Brisant un à un les points du traité de Versailles et réalisant les objectifs exposés dans *Mein Kampf*, Hitler réarme l'Allemagne et se tourne vers "l'espace vital" qu'il revendique. En France, la menace d'outre-Rhin ne provoque guère d'élan national semblable à celui qui précéda la Grande Guerre car pour beaucoup, le principal péril extérieur reste le communisme. De plus, les idéologies divisent gravement l'opinion française au moment où l'on égorge une république aux portes de la France. Même apathie générale lors de la proclamation de l'Anschluss, le 12 mars 1938, suivie des revendications allemandes concernant les Sudètes habilement présentés par le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, selon l'argument des Quatorze points Wilson. La conférence de Munich reste le "Sedan diplomatique" selon le mot de Gabriel Péri, et le "lâche soulagement" de Léon Blum qui divise la France en Munichois et Antimunichois. Jean Bruller, dont l'éthique personnelle fut longtemps "ne pas souffrir" condamnant la guerre comme l'absurdité majeure, s'annonce désormais prêt à la faire et s'y préparant au lendemain de Munich (assurément une nouvelle preuve de son changement profond). Son pacifisme tenace ne résiste pas à la guerre d'Espagne et s'effrite toujours plus vite jusqu'à ne plus exister après l'entrevue stigmatisant la Tchécoslovaquie et présageant sa dislocation du 15 mars 1939. Voyageant en tant que membre du PEN club, Jean Bruller se trouve à Prague quelques jours avant la triste conférence et il y voit quels espoirs existent malgré la menace, espoir notamment d'un soutien français. La déception de l'abandon de "la vieille ville aux mille clochers" et de son pays accentue certainement l'effacement de son pacifisme.

Loin d'être dupe du programme d'Hitler, la guerre lui pose pourtant un cas de conscience dont témoignent ses estampes. Claude Aveline lui écrit, dans une lettre de vœux

²¹ Dans cette pièce, un leader socialiste porté au pouvoir, brisé par la force des différents mouvements de grèves du monde ouvrier et entame une carrière de tyran... Léon Blum préférera la négociation.

du 6 janvier 1937 : "Mon cher ami, vos visions de la guerre²² sont effroyables de vérités. Je ne connais pas d'homme plus lucide que vous, ni d'artiste plus sûr."

A ce malaise ancien et toujours plus grand, s'ajoute le triste souvenir d'un repas chez Jules Romains au cours duquel Jean Bruller rencontre Daladier, le fameux "taureau de Vaucluse", que le rouge du drapeau nazi a bien plus effrayé qu'énervé, et le ministre Georges Bonnet. De ces deux gouvernants, il ne ressent qu'incertitude et timidité. Ce sentiment sonne le glas de tout espoir de paix chez le futur Vercors car comment pourraient-ils résister aux deux ogres fascistes ? De plus, Georges Bonnet, en quête d'assurance, dévoile alors une étonnante crédulité lorsqu'il évoque son double jeu diplomatique entre l'Allemagne et l'U.R.S.S. Signalons que cette naïveté est apparente pour l'auteur de *La Bataille du silence*, donc ayant le recul important de trente années. Et effectivement, la guerre s'annonce inéluctable avec la bombe du 23 août 1939 qu'est le Pacte de non-agression germano-soviétique, faisant de "la course aux alliances" un nouvel échec politique français, et laissant les mains libres à Hitler qui regarde dorénavant vers la Pologne.

C – La métamorphose

1-) Défaite et réaction

Au premier jour de septembre 1939, les troupes allemandes violent la frontière polonaise sur quatre points. Réaction tardive des démocraties d'Europe, la mobilisation et la déclaration de guerre entraînent Jean Bruller à Embrun, aux portes de l'Italie. Dès lors, la tension retombe quelque peu, les armées s'observent, se guettent et dans un humour noir, la "Drôle de guerre" commence. Ces trois mots employés pour la première fois par Dorgelès (la paternité en est discutée) au retour d'un reportage aux armées, caractérise cette étonnante forme de conflit et connaît une fortune immense au point de demeurer comme définition historique de la période. Dans ce contexte sans réelle victime et sans véritable combat,

²² Jean BRULLER réalise et publie en 1937 *Visions intimes et rassurantes de la guerre*.

d'autres mots ironisent, tels que ceux de Bernanos, dans son *Journal 1939-1940* : "Ils ont truqué la paix à Munich, pourquoi ne truqueraient-ils pas la guerre ?" Il reste de ce temps d'attente pour Jean Bruller une rencontre avec un nom s'effectuant au cours d'un transfert de troupes :

"... un murmure parcourait les couloirs [du train] : "Le Vercors... Le Vercors..." Je connaissais ce nom, j'en admirais la sonorité suggérant une noblesse hautaine (...). Je fus surpris par l'espèce de respect, de révérence sinon de vénération que mes camarades montagnards paraissaient porter aux sévères remparts de cette forteresse naturelle."²³

Cependant, après de longues parties de pétanque et autres jeux de cartes au fil des mois, un incident décisif survient. Vers la mi-novembre 1939, l'officier skieur Jean Bruller se casse une jambe sur une route de plaine, rendant à ses yeux la guerre déjà moins drôle. Ainsi, après une longue convalescence chez lui, Jean Bruller se trouve à Lyon, le 10 mai 1940, alors que retentit l'alarme matinale, annonçant l'offensive générale des troupes allemandes contre la Hollande et la Belgique. A l'heure où exode et débâcle se confondent face à la vague vert-de-gris, il parvient non sans mal à regagner sa division rapidement contrainte à la retraite sur l'autre rive de l'Isère, à Peyrus au pied du massif du Vercors. Déjà la voix chevrotante du héros de Verdun appelle à "cesser le combat" et après la bataille pastiche de la victoire de l'Isère, l'attente est celle de la défaite officielle et de la démobilisation.

En 1942, Vercors écrit *Désespoir est mort*, publié dans les *Chroniques Interdites* et signé Santerre. Par cette nouvelle inspirée de son vécu, il retrace son état d'esprit lors de cette attente, au coeur de l'écroulement militaire et de l'abîme fétide où la France est plongée. Le silence évocateur de certains membres du mess des officiers est déjà un signe de reconnaissance entre les muets désespérés et ceux que la défaite ne touche pas, recherchant déjà des coupables à celle-ci. Ainsi, ils sont trois à se comprendre par de simples regards : Jean Bruller, le capitaine Despérados cachant en réalité le capitaine Cabanetos, et le monarchiste capitaine Randois. Si le désespoir meurt, il est assassiné ici, à Peyrus, par la simple vision de quatre canetons, dont le plus jeune bute et tombe à chaque caillou, mais se relève et repart avant de rechuter, plus loin, dans la poussière. Aussi, pourquoi désespérer ? Le

²³ Vercors, *La Bataille du silence*, op. cit., p. 57.

caneton se relève insensiblement. Jean Bruller, face à cette scène, comprend par une voix de l'esprit la stérilité et la perversité de son désespoir, et il ajoute : "C'est à ces petits canards délurés, attendrissants et ridicules, que je dus, au plus sombre couloir d'un sombre jour, de sentir mon désespoir soudain glisser de mes épaules comme un manteau trop lourd."²⁴ L'âme de Vercors est dès lors libérée.

Ce nouvel état d'esprit, Jean Bruller ne cherche pas à se l'expliquer immédiatement et ce n'est qu'avec la fin de l'Occupation qu'il développe sa réflexion. Il en arrive à l'idée que si l'existence de l'homme est absurde à la mesure de l'Univers, la vie de l'un de ces hommes prend une importance démesurée à sa proportion. L'élément de mesure est donc la clef de sa pensée. Il y a deux univers sans commune mesure : celui des constellations et celui des hommes. Tout nihilisme et pessimisme, toute philosophie de l'absurde disparaissent ainsi avec les événements. Il faut agir maintenant que le sacrifice n'est plus vain.

2-) Déjà Vercors ?

Loin de toute métamorphose kafkaïenne, c'est en Vercors que se mue Jean Bruller. Troquant le crayon et le pinceau pour la plume, Vercors est l'écrivain qui sommeillait en Jean Bruller. Cependant, le mythe de l'écrivain-né-de-la-Résistance semble être à reconsidérer, comme le laisse supposer Anne Simonin : "*Le Silence de la mer* est le premier livre de Vercors mais c'est surtout le premier livre publié par Jean Bruller-Vercors. Importante nuance : Vercors n'a pas commencé à écrire sous l'Occupation, mais quelques années auparavant."²⁵ Nous pouvons opposer à cet argument le fait que Vercors et son esprit reste étroitement lié à la période de l'Occupation, terreau de l'auteur. Peut-on parler de Vercors avant *Le Silence de la mer* ? Il est vrai qu'à ce moment Jean Bruller n'en est pas à son coup d'essai en matière d'écriture. En effet, ses dessins sont toujours accompagnés d'un texte plus ou moins littéraire et son album *L'Enfer*²⁶ témoigne de l'importance de l'écrit. Dans ses oeuvres précédentes, Jean Bruller ajoutait un texte découlant de ses eaux-fortes, mais *L'Enfer* a cette particularité

²⁴ Vercors, "Désespoir est mort", in *Le Silence de la mer, et autres récits*, Albin Michel, 1951, p. 20.

²⁵ SIMONIN, Anne, *Les Editions de Minuit : 1942-1955, le devoir d'insoumission*, Ed. IMEC, 1994.

²⁶ BRULLER, Jean, *L'Enfer*, 27 aquarelles, Aux Nourritures terrestres, 364 exemplaires, 1935.

annonciatrice d'une prédominance de l'écrit sur le dessin, de la plume sur le crayon, puisque le texte et sa rédaction devancent et introduisent les estampes. Ainsi l'ouverture de *L'Enfer*, "Confessions d'un damné pour servir de prologue, ou les Bonnes Raisons", peut véritablement passer pour le premier récit de celui qui n'est pas encore écrivain, mais déjà plus tout à fait dessinateur. Au cours d'un entretien avec Pierre Daix²⁷, Vercors explique l'importance des mots dans son oeuvre dessinée :

"Avant la guerre j'étais dessinateur. J'avais bien publié des albums, dans lesquels il y avait du texte; mais le texte accompagnait les dessins plutôt que le contraire. Néanmoins, comme dessinateur, j'étais déjà tout de même un petit peu, je crois, un écrivain, en ce sens que je n'ai jamais fait de dessin, disons, "pictural", mais toujours "signifiant", pour exprimer certaines idées..."

Ainsi peut donc s'expliquer l'importance des titres et des textes dans le message que cherche à faire passer l'auteur et sans lesquels le dessin semble perdre de son sens. Signalons ici que l'idée de "signifiant" reste constante de Jean Bruller à Vercors, puisque quel que soit le support, le message intrinsèque en dépasse le cadre absolu pour finalement crever l'oeuvre entre les traits du crayon ou les lignes du livre. Et cette phrase de R.D. Konstantinovic ajoute encore à la pensée que l'oeuvre de Jean Bruller flirte déjà avec la littérature : "On "lit" plutôt qu'on ne regarde les dessins de Bruller". Toujours au cours de la même interview avec Pierre Daix, Vercors explique : "Je me rappelle que vers 38-39, je prévoyais que je ne pourrais pas continuer toute ma vie à dessiner. Je me disais : un jour ça ne sera plus suffisant pour m'exprimer, il faudra que j'exprime certaines choses par l'écriture."²⁸ Dès lors l'évolution du dessinateur vers l'écrivain devient, chez Jean Bruller, un élément sensible que les événements précipitent. Suivant un parcours inverse à celui de Henri Michaux, mais dans la même optique d'une meilleure expression du message obscur à délivrer, Jean Bruller développe alors la part littéraire de son oeuvre par la recherche d'une plus grande complémentarité. L'humoriste dégagé des *21 Recettes pratiques de mort violente* se transforme progressivement en un

²⁷ Entretien de Pierre DAIX et Vercors, "Vercors et le fantastique", in *Les Lettres françaises*, le 6 avril 1961.

²⁸ Article déjà cité plus haut, Pierre DAIX et Vercors, in *Les Lettres françaises*.

dessinateur anxieux qui constate l'absurdité du monde et la vanité, au sens littéraire du terme, des hommes, de leurs actions et de leur vie à l'échelle de l'univers. Le crayon offre, selon lui, un mode d'expression insuffisant et la plume prend naturellement le relais pour une compréhension plus profonde du "lecteur".

Avec la défaite éclair de 1940, Jean Bruller décide de ne rien publier pendant le temps que durera l'Occupation allemande. Dans l'attente de sa démobilisation, à Peyrus, une succession de hasards conduit l'auteur des *Relevés trimestriels* à l'écriture seule, sans croquis, sans illustration. Au milieu du chaos de la retraite militaire, l'apparition d'une jeune fille transporte Jean Bruller vingt ans en arrière, à l'époque d'un amour d'enfance silencieux et platonique partagé avec une jeune fille à la ressemblance frappante, dont l'image le hantera sa vie durant : Stéphanie. Cette résurgence aux allures de simple détail a pourtant une importance capitale. La coïncidence ne s'arrête d'ailleurs pas à quelques traits physiques, puisque rapidement, les notes de piano de *L'Etude en mi majeur* autrefois jouées par sa Stéphanie ont résonné dans la maison dont il occupe l'étage. Ainsi, souvenirs en tête, Jean Bruller cherche à exorciser sa mémoire par l'écriture : "C'était aussi mes premières armes comme écrivain, et j'ignorais encore quel apaisement l'on éprouve à coucher sur le papier une épreuve confuse."²⁹ Stéphanie devient Delphine et Jean cède sa place à Marc, premier pas dans le roman réaliste alors que Vercors n'est pas encore né. Ce roman restera longtemps inachevé jusqu'à sa publication tardive, et sous une forme bien différente de l'original, sous le titre de *Tendre Naufrage*³⁰, en 1974, preuve parfaite du poids cruel de cet amour d'enfance.

Le fait marquant de ce "Roman de Stéphanie" (titre initial) reste, malgré la belle histoire, le changement de crayon d'épaule de Jean Bruller puisque celui-ci se met à écrire véritablement, et ce bien avant *Le Silence de la mer*. Le problème ainsi posé est simplement celui de la naissance même de l'écrivain Vercors. En fait, qu'est ce qui fait un écrivain ? Est-ce l'acte même de prendre la plume et de composer une histoire avec des personnages plus ou moins fictifs ? Dans ce cas le mythe de Vercors-écrivain-né-de-la-Résistance est totalement remis en question. Ou est-ce la diffusion et le succès de l'un de ses écrits ? Et dans ce cas

²⁹ Vercors, *La Bataille du silence*, op. cit., p. 104.

³⁰ Vercors, *Tendre Naufrage*, Presse de la cité, 1974, 278 p.

Vercors conserve sa légende. Ces questions restent posées. Cependant, il en ressort que les deux réponses possibles n'en forment qu'une, à savoir l'inexistence de Vercors au moment de la rédaction du roman de Stéphanie, qui, de plus, ne saurait être classé parmi les oeuvres de la résistance intellectuelle. Vercors n'existe pas, bien que présent physiquement, car l'esprit qu'il incarne n'a pas encore germé, demeurant latent pour encore quelque temps. Le dessinateur Jean Bruller précède donc Vercors en matière d'écriture, même si ce dernier ne naît vraiment qu'avec *Le Silence de la mer*, en automne 1941 au moment du choix de son pseudonyme. Ainsi, nous avons d'un côté Jean Bruller et son roman inachevé à l'image de son tendre amour d'enfance; et de l'autre côté, Vercors et son *Silence de la mer*, premier roman de la résistance littéraire. De plus, l'idée même de la publication d'une oeuvre écrite, acte fondateur d'un auteur, place davantage la notion d'écrivain dans le camp de Vercors.

Ainsi Jean Bruller, né dans un milieu bourgeois et proche de la littérature, poursuit des études d'ingénieur puis devient un dessinateur satirico-philosophique remarqué. Sa pensée évolue au fil des années d'une jeune insouciance au doute et au nihilisme le plus profond, développant l'idée de l'absurdité de l'univers et, particulièrement, celle de la fourmilière humaine. Son idéal pro-Briand de rapprochement franco-allemand s'effrite avec son pacifisme au cours de la montée des périls. Cependant, une amitié particulière avec le très vivant Diégo Brosset lui rend une certaine confiance en l'homme, ramenant Jean Bruller à l'essentiel du "voguer la vie" pour vivre et profiter de la saison humaine. Evolution donc, vers une forme de philosophie de vie encore sauvage que la guerre éduque et transforme en humanisme sincère. Finalement, comme prolongeant la lente métamorphose du pessimisme à l'humanisme, Jean Bruller devient Vercors par son engagement au sein de la fourmilière même, engagement encore impossible et impensable quelques années auparavant.

CHAPITRE 2 : « D'un hasard nécessaire »³¹

A - Une occupation « Korrekt »

Cette sous-partie s'intéresse davantage à la répression allemande, notre souci étant ici de mettre en avant la politique et le comportement de l'occupant et non celui de l'occupé évoqué plus loin.

1-) L'Allemand au quotidien ou la politique du sourire

Une fois la France vaincue et occupée, la population civile se voit confrontée à la présence de l'uniforme vert-de-gris. Les soldats de la Wehrmacht sont alors perçus comme de véritables bourreaux, pillards et violeurs de par la propagande de Jean Giraudoux, commissaire à l'Information lors de l'effondrement français. Lise Deharme évoque ainsi sa première rencontre avec ces militaires, le 9 juillet 1940, à Montfort : "Il faisait un temps sublime; nous finissions de déjeuner. A la porte du jardin, apparaît une espèce d'auto-blindée, d'où n'émergent que des casques. Je commence à claquer des dents, je songe aux Barbares décrits par Michelet..."³² Et cette scène de terreur a dû se répéter en de nombreux endroits, expliquant les longues colonnes humaines de l'exode.

Pourtant, ces soldats contredisent les propos de l'auteur d'*Electre* par un comportement très correct, exacerbant chez les occupés désabusés un sentiment de trahison. Loin de tout pillage, les Allemands payent. Ils aident les réfugiés à se loger, portent les meubles, jouent et donnent des bonbons aux enfants... Aucune "chasse" aux Juifs ou aux communistes, ils s'immiscent lentement et dans une molle bonne humeur au sein du quotidien français. Ainsi, la horde déferlante sur une France inerte et abasourdie ne ressemble en rien aux tortionnaires

³¹ Vercors, "D'un Hasard nécessaire", pp. 10-12, in *Le Point*, n°31, mars 1945, 64 p.

³² DEHARME, Lise, *Les Années perdues : journal 1939-1949*, Plon, 1961, p.58.

attendus. Bien au contraire, ils offrent l'allure saine et athlétique des courageux vainqueurs, autrement dit, ils se posent en adversaires respectables et respectueux. Inévitablement, à cette main tendue sans férocité, la tentation est grande pour un peuple morne de répondre favorablement. Jean Bruller, de retour à Villiers-sur-Morin, récupère sa demeure occupée quelques jours par un jeune officier et constate immédiatement l'indifférence souriante des villageois et des commerçants devant la présence, alors amicale, des soldats allemands.

Cette situation est contemporaine de la rencontre de Montoire, le 24 octobre 1940. De cette entrevue Pétain-Hitler, si l'histoire conserve le symbole de la poignée de main des deux hommes, l'important réside ici dans les paroles du Führer prononcées depuis son wagon plombé et ainsi retranscrites par Henri Amouroux : " Je ne veux pas de paix de représailles et je suis prêt, au contraire, à favoriser la France. Ce que je veux, c'est une paix basée sur une entente mutuelle, garantissant la paix européenne pour plusieurs siècles."³³

Dès le 30 octobre, Pétain présente à tous les Français la nouvelle politique de collaboration de l'Etat français avec l'Allemagne sur laquelle l'Histoire le jugera.

Mais suite à l'échec allemand de la Bataille d'Angleterre et la préparation à l'opération Barbarousse, la notion de collaboration, déjà présente dans l'article 3 de la convention d'armistice³⁴, ne se développe alors qu'en sens unique. La France est maintenue dans une situation d'attente, et le vieux Maréchal ne semble pas avoir lu ou ne pas croire au programme de *Mein Kampf*, sans quoi il aurait su que le pays, dont il se pose en bouclier, n'a rien à espérer de son vainqueur. De plus, cette lecture lui aurait révélé son simple rôle de pion dans la stratégie nazie, Hitler dressant un portrait étonnamment ressemblant : "Partout, en plein pays ennemi, nous aurons des ennemis qui nous aideront.(...) Je veux choisir des hommes trop vieux pour plonger leur regard dans le lointain et discerner mes buts.(...) J'exploiterai la faiblesse, la sénilité et l'ambition."³⁵

³³ AMOUROUX, Henri, *Les Beaux jours des collabos : juin 41-juin 42*, t.3, Robert Laffont, 1978, p. 83.

³⁴ Article 3 : "Le gouvernement français invitera immédiatement toutes les autorités et tous les services administratifs français du territoire occupé à se conformer aux réglementations des autorités allemandes et à collaborer avec ces dernières d'une manière correcte."

³⁵ LOISEAUX, Gérard, *La Littérature de la défaite et de la collaboration*, Publication de la Sorbonne, 1984, p. 69.

Pour le Führer, la France vaincue doit le rester et, après avoir servi de théâtre des opérations victorieuses contre l'Angleterre, doit devenir le pays des loisirs de l'Europe nazie. Une directive du gouvernement du Reich à la presse allemande datée du même jour que la frayeur de Lise Deharme, le 9 juillet 1940, fait surgir l'avenir de la France :

"A l'avenir, la France jouera en Europe le rôle d'une "Suisse agrandie" et deviendra un pays de tourisme pouvant également assurer certaines productions dans le domaine de la mode. Soutenir les efforts du gouvernement français pour établir un régime autoritaire n'aurait aucun sens. Toute forme de gouvernement paraissant propre à restaurer les forces de la France se heurtera à l'opposition de l'Allemagne."³⁶

Un vieux proverbe allemand, "heureux comme Dieu en France", résume cette idée nazie. Et effectivement, l'occupant relance la vie parisienne par la réouverture des théâtres nationaux, les music-halls, les cabarets et les cinémas.

L'illusion d'une entente est donc totale même si depuis l'événement de Montoire, le Maréchal reçoit de nombreuses lettres anonymes. Cette politique du sourire, cette apparence de paix, n'a pour objet réel que le maintien des Français dans un régime docile et neutre, voir conciliant.

2-) Vers une politique d'occupation

Pour Jean Bruller, comme pour bon nombre de Français, tout s'éclaire à la vue d'une affiche apparaissant sur les murs de Paris à la fin de l'été 1940. Cette célèbre affiche³⁷, montrant un soldat allemand souriant et sans casque portant un enfant, dévoile par son texte la correction et l'amabilité ordonnées : "Populations abandonnées, faites confiance au soldat allemand !" Dès lors, comme sortant d'un sommeil, certains Français se risquent à des actes d'oppositions. Marcel Drossier, première victime, est fusillé à la fin de l'été, pour le sabotage de lignes téléphoniques. Certes, rien n'est encore organisé et ceci accentue davantage le courage de ces hommes. Les Allemands ouvrent pour la première fois le feu, à Paris, le 11

³⁶ THALMANN, Rita, *La Mise au pas*, Fayard, 1991, p. 16.

³⁷ Cf. Planche V.

novembre 1940, suite à une manifestation estudiantine sur les Champs-Élysées. Finalement, la politique allemande cesse d'être souriante le 24 décembre 1940, avec la première affiche lugubrement rouge bordée de noir, annonçant en guise d'avertissement que l'ingénieur Jacques Bonsergent a été fusillé. Ainsi s'entame le cercle infernal de l'action-répression.

La résistance s'organise alors en groupe, la première affaire importante de la Gestapo étant celle du Musée de l'Homme et de sa revue *Résistance* qui disparaît le 28 janvier 1941, après arrestations. D'autres feuilles clandestines paraissent telles que le *Pantagruel* de Raymond Deiss, dès le 4 octobre 1940, puis *L'Université libre*, et enfin une première revue de quatre vingt seize pages : *La Pensée libre*, dont le premier numéro date de février 1941. Cette revue naît de la volonté des communistes Georges Politzer, Jacques Solomon et Jacques Decour, exécutés le 30 mai 1942 comme otages. La résistance existe donc sous différentes formes depuis l'imprimeur jusqu'aux ouvriers grévistes lorsque, le 21 juin 1941, la Wehrmacht attaque l'U.R.S.S., premier élément accélérateur de la formation de l'armée des ombres. Ainsi, dès le 12 août 1941, le Maréchal Pétain s'inquiète du "vent mauvais" soufflant en France.

La répression allemande est terrible et le 19 octobre 1941, un chiffre annoncé comme officiel comptabilise 123 exécutions d'otages depuis l'Armistice. Trois jours plus tard, ce chiffre s'alourdit encore suite à l'assassinat d'un officier supérieur, le lieutenant-colonel Hotz, Feldkommandant de Nantes, puisqu'en représailles les Allemands fusillent 21 otages à Nantes même, 50 otages à Bordeaux et 27 à Châteaubriant. Ces derniers resteront comme le symbole des martyrs.

Preuve terrible du caractère devenu routinier des châtiments, Jean Guéhenno écrit le 6 octobre 1943 :

"Un entrefilet invisible dans le journal de ce matin annonce que cinquante communistes ont été fusillés. De telle nouvelles étaient, il y a deux ans, imprimées en caractère d'affiche. Dans l'intervalle, ils n'ont pas cessé de fusiller tous les jours quelques patriotes. Ils faisaient sans dire."³⁸

³⁸ GUEHENNO, Jean, *Journal des années noires*, Gallimard, 1973, p. 357.

Le rappel de l'évolution de ce contexte, passant du sourire allemand et de la stupéfaction française aux ordres d'exécution et au réveil d'une partie de la population occupée, semble nécessaire à la compréhension du climat et de l'état d'esprit régnant tant au moment de la naissance de Vercors et de la rédaction du *Silence de la mer* que de sa diffusion.

B – Le murmure de l'esprit libre

1-) *Le Silence de la mer*

Devenant apprenti menuisier dans son village, Jean Bruller retrouve une vie calme, mais au cours de voyages dans la capitale un sentiment nouveau éclôt en lui. Son désespoir devant l'absurdité du monde se fait indignation et son amour de la patrie se révèle plus ample que le pessimiste ne pouvait l'imaginer. La métamorphose s'opère.

Dans *Les Yeux et la Lumière* écrit dans l'après-guerre, une nouvelle au titre explicite, "Le Démenti"³⁹, semble résumer la transformation du nihiliste en humaniste. Arnaud, héros du récit, refuse toute participation à la guerre et à la résistance, se tenant loin de "cette sinistre histoire de fourmis féroces et stupides"⁴⁰ et préférant se laisser porter par le navire terrestre à travers l'univers. Pourtant, comble de sa philosophie, il se retrouve mitraillette en main, au sommet d'une colline, à guetter l'arrivée de soldats allemands, afin de couvrir des résistants inconnus. Capturé et mourant, sa vision du monde change totalement en une sorte de sentiment mêlant joie et frayeur. Arnaud prend alors conscience de la dimension humaine.

Vercors l'avoue lui-même : "Le chemin que la pensée d'Arnaud parcourt en quelques heures, c'est en somme celui que parcourt la mienne en quelques mois, après la défaite de 1940."⁴¹ Jean Bruller se découvre à ce moment-là une âme de résistant prêt au sacrifice, même si une ultime répugnance au démenti suprême le retient de prendre les armes. La perception de ce Paris drapé de rouge et de noir, l'impossibilité de crier au monde que ce visage n'est pas le véritable et qu'il demeure dans la nuit un Paris et une France pure et

³⁹ Vercors, "Le Démenti", pp. 117-130, in *Les Yeux et la Lumière*, Edition de Minuit, 1948, 238 p.

⁴⁰ Vercors, "Le Démenti", op. cit., p. 118.

⁴¹ Vercors, *P.P.C.*, Albin Michel, 1954, p.227.

éthérée, donnent naissance à l'esprit de Vercors qui attend l'instant sensible pour se manifester. Ces conditions se construisent peu à peu.

La Pensée libre, revue d'obédience communiste déjà évoquée, réunit par le silence Politzer, Decour, Paulhan, Guéhenno et le père Maydiou. Ils tentent de faire de cette publication clandestine une revue plus littéraire, donc plus détachée du "simple" tract, et ouverte aux différents horizons pour une représentation plus juste de la Résistance. Ainsi en juin 1941, la mission de préparer les numéros 3 et 4 est confiée à Pierre de Lescure qui en appelle à un Jean Bruller découvrant, avec *Pantagruel*, qu'il est possible de faire entendre sa voix. Ce dernier, assez imprudemment, se lance à la recherche d'écrivains non communistes et prend mystérieusement contact par écrit avec Georges Duhamel, grand amateur des dessins de Bruller. "Je suis curieux de connaître l'objet de notre entretien..."⁴² répond l'auteur de *Chronique des Pasquiers*, dans une lettre du 5 juillet 1941. Mais l'entrevue tourne court, Georges Duhamel refusant toute participation à une revue dite rouge.

Dès lors, Jean Bruller et Pierre de Lescure décident de composer le numéro 3 de leur seule plume, dans l'espoir de détacher dans les esprits la revue du regard communiste. Ainsi, ils rédigent des articles acerbes, contre le nazisme et le Vichy des "Kollabos", pour l'Angleterre et sa résistance impensable. C'est pour le numéro 4 de *La Pensée libre* que Pierre de Lescure, ayant lu quelques pages du *Roman de Stéphanie*, demande à Jean Bruller d'écrire une nouvelle.

Coup d'essai, coup de maître, puisque ce premier récit publié n'est autre que *Le Silence de la mer*. Mais bien loin de toute publication, le sujet tarde à se poser sur le papier et reste à corriger au moment de la chute de *La Pensée libre*, suite à une perquisition de ses locaux par la Gestapo. La nouvelle, sans éditeur clandestin possible et sans support de publication, après le refus de Jacques Decour de la faire paraître dans *Les Lettres françaises*, est achevée au début de l'automne 1941. La naissance de l'idée des Editions de Minuit est proche lorsque Jean Bruller, renonçant à attendre une hypothétique libération pour faire éditer son écrit, recherche les livres les plus fins dans sa bibliothèque de Villiers-sur-Morin, par un matin d'octobre. Il sort alors *Paludes et Isabelle* de Gide, puis *La confiance africaine* de Martin du

⁴² Correspondance de Georges Duhamel à Jean Bruller, consultée dans le fonds Jacques Doucet.

Gard. Les nombres de pages, de lignes et de signes coïncident avec ceux de sa nouvelle, aussi pourquoi ne pas en faire un livre ? Ayant l'expérience de la mise en page depuis ses premières publications, il décide d'éditer seul et clandestinement son récit, Pierre de Lescure acquiesce. Cependant, nous ne saurions affirmer lequel des deux personnages émet la volonté de conserver les éléments mis en place lors de la publication du *Silence de la mer*, dans l'objectif de la fondation d'une maison d'édition clandestine.

Ainsi naît le désir de publier secrètement cette nouvelle rapidement élevée au rang d'événement culturel.

2-) Un événement culturel

Si Jean Bruller écarte bon nombre de sujets, au début de l'été 1941, deux faits marquants apportent la trame de son futur récit. Le premier d'entre eux est la lecture du *Jardins et Routes* d'Ernst Jünger, sur lequel nous reviendrons, posant les bases réelles de l'officier allemand, francophile et dupe du *Silence de la mer*. Le second événement réside dans une conversation entre deux Allemands, l'un civil, l'autre militaire, entendue dans un restaurant de marché noir et rapportée à Jean Bruller par Jacques Vallette, témoin indirect de la scène. De retour de Pologne, pays en ruine et écrasé, le militaire s'inquiète de l'atmosphère parisienne viable et de la politique de Montoire semblant favoriser le redressement de la France. Sur ce, le civil répond d'un ton frondeur : "Laissez donc les Français s'endormir sur leurs illusions. Pour les anéantir, il faut d'abord limer leurs griffes. Vous ne comprenez pas que nous les roulons ?"⁴³ La politique allemande se résume donc à étreindre pour mieux étouffer.

Contre le jeu de séduction exercé par l'occupant et contre la tentation d'y céder, sa nouvelle met en scène un Allemand croyant sincèrement au mariage de la France et de son pays, et tentant, dans ce sens, de convaincre les occupés contraints de le loger. Sorte d'Ernst Jünger bien plus naïf, il se voit alors confronté à ce terrible dialogue révélant la volonté et les

⁴³ Vercors, *La Bataille du silence*, op. cit., p. 182.

projets nazis. Ainsi, la superposition de l'anecdote cruelle du restaurant et de la lecture du livre de Jünger représente la fondation essentielle du récit de Vercors.

En ce qui concerne les deux protagonistes anonymes et silencieux de la nouvelle, l'oncle et la nièce, la relation au réel est plus confuse. La jeune femme semble simplement créée de l'esprit de l'auteur qui avoue n'emprunter au vrai que le regard clair et lumineux de Michèle Morgan. Ajoutant à la jeune femme la volonté d'un silence palpable devenant rapidement contrainte, Vercors joue de son expérience personnelle. En effet, lorsqu'il croise pour la première fois l'officier allemand qui lui a restitué sa demeure, Jean détourne rapidement son regard. Après ce refus initial et malgré les remords humains, il ne peut désormais répondre aux saluts quotidiens, sinon en signe d'abandon et de démission. La nièce tombe donc dans ce même piège. Souvent, facilité par un rôle de narrateur, l'oncle se confond à l'auteur. Mis à part son silence, une réplique du vieil homme accentue la confusion existante : "Je ne puis sans souffrir offenser un homme, fût-il mon ennemi." Cette réflexion, s'il la prête à son personnage, est propre à Vercors dans cette première année d'occupation. Morale de l'histoire, elle symbolise la dignité du refus et une sage résistance recommandées par l'auteur. Bien d'autres éléments du récit sont empruntés à la réalité. Ainsi, "véritable panthéon de la culture française"⁴⁴, la demeure est réellement celle de la famille Bruller, où Jean compose sa nouvelle et détruit son manuscrit une fois imprimé. Conséquemment à ce réalisme, il est contraint de chasser son épouse dans la cuisine lors d'une allocution radiodiffusée par la B.B.C. de "Mathieu", le passeur des Editions de Minuit :

"Jean m'a emmené cet automne visiter la maison qui sert de cadre au "Silence de la mer" : cette maison basse, "tout au long de laquelle court un trottoir de carreaux rouges"(...). J'ai gravi le petit escalier qui mène à la chambre de l'officier."⁴⁵

Avant d'en arriver au message porté par le récit, il convient d'expliquer le titre déjà ample d'allusions. *Le Silence de la mer*, réflexe du dessinateur, se rapporte à l'image du "toit

⁴⁴ STEEL, James, *Littérature de l'ombre*, op. cit., p. 35.

⁴⁵ Préface aux *Nouvelles Chroniques*, Edition de Minuit, 14 juillet 1944, 96 p.

tranquille" de Valéry dissimulant la férocité des bêtes qui s'entre-déchirent dans les profondeurs, comme le calme apparent de la nièce cache une lutte spirituelle.

Excepté l'avertissement donné à toute tendance réconciliatrice et veule entre vaincus et vainqueurs, Vercors fait éclater toute perception manichéenne, ne condamnant pas l'ensemble du peuple allemand, malgré la déception naissante, évoquée plus loin. Werner von Ebrennac utilise lui-même la métaphore de "la Belle et la Bête". La Bête cherchant à séduire la Belle, c'est l'Allemagne séduisant la France, c'est Ebrennac charmant la nièce. Mais dans ces lignes, la Belle ne vend pas ses charmes. Aussi, cette mise en conte, si elle reflète la réalité de l'Occupation allemande, est loin de témoigner du comportement des Français en 1940-1941. Effectivement, de nombreux textes mettent en garde le peuple de France. Le premier numéro de *Témoignage Chrétien*, de novembre 1941, titre : "France, prends garde de perdre ton âme", ou encore Mauriac-Forez, dans son *Cahier Noir*, parle du "spectacle immonde que trop de Français nous donnent en présence de l'ennemi". *Le Silence* se présente donc comme un conseil, comme une nouvelle exemplaire, un modèle et non une image véridique, non un documentaire. Pourtant, cette nouvelle est souvent interprétée littéralement et les deux Français souvent devenus une incarnation du peuple. Preuve en est l'une des critiques formulées lors des différentes parutions pendant et après la guerre : certaines femmes n'admettent pas que la nièce passe le plus grand de son temps au coin du feu à repriser et tricoter, alors qu'elles doivent, en réalité trouver de quoi manger et se chauffer.

Enfin, dernier point, *Le Silence* est dédié en vertu des circonstances "à la mémoire de Saint-Pol-Roux, Poète assassiné", tout comme le livre reflète la conjoncture. Saint-Pol-Roux (1861-1940), "le somptueux créateur d'images" et premier martyr des lettres, est frappé par un soldat S.S., dans son manoir de Camaret, et achève de mourir dans un hôpital de Brest, quelques jours après la défaite. Toujours par sa correction initiale, l'autorité allemande fait fusiller le coupable... puis occupe le manoir.

La première nouvelle de Vercors est donc écrite en réaction à l'Occupation "Korrect" et à ce qu'elle implique de séduction. Premier récit littéraire clandestin dépourvu de propagande, *Le Silence de la mer* et son écriture forment véritablement un événement culturel.

C – La littérature française : Traitement et réaction

1-) La politique culturelle de l'occupant

Pour plus de précision sur le thème ici abordé, nous conseillons la lecture du très complet *La Littérature de la défaite et de la collaboration*⁴⁶ de Gérard Loiseaux.

Déjà effectué en Allemagne, "l'assainissement" de la littérature fait partie intégrante et importante du programme culturel de l'occupant, comme le laisse entendre Hitler, dès février 1936 : "Le rapprochement [franco-allemand] une fois réussi, il y aura pas mal d'ouvrages français qui auront besoin d'être rectifiés, hein ? Parce qu'ils ne sont pas tendres pour nous !" ⁴⁷... ou plutôt détruits parce qu'ils n'entrent pas dans la ligne politique nazie. Trois organismes, aux volontés souvent contradictoires, s'attachent à la réalisation du projet de la purification des lettres françaises :

- L'administration militaire allemande en France.
- L'Ambassade du Reich à Paris d'Otto Abetz, rue de Lille, et son Institut allemand.
- La Propaganda-Abteilung aux ordres de Joseph Goebbels, à l'Hôtel Majestic de l'avenue Kléber.

Ces deux dernières se disputeront longuement sur la finalité de cette épuration littéraire, Goebbels préconisant la disparition du rayonnement culturel français et Abetz favorisant un rapprochement franco-allemand par le maintien d'un certain niveau de culture.

La littérature française est bien connue des nazis puisqu'ayant fait l'objet, dès avant le conflit, d'un recensement précis des écrits anti ou pro-allemand, inventaire auquel s'ajoute une maîtrise totale de la matière par des personnages tels que le docteur Epting ou le lieutenant Heller. Première mesure, une ordonnance du 1er juillet 1940 impose aux éditeurs de soumettre chaque ouvrage à paraître au bureau de presse militaire de l'occupant et affirme la responsabilité des libraires en cas d'une publication blessant le gouvernement allemand. Puis

⁴⁶ LOISEAUX, Gérard, *La Littérature de la défaite et de la collaboration*, Publication de la Sorbonne, 1984, 570 p.

⁴⁷ Interview accordé à Bertrand de Jouvenel, futur journaliste de la collaboration, et publié dans *Paris-Soir*.

début la longue "action de nettoyage"⁴⁸ dans les maisons d'édition, les bibliothèques, les librairies et autres kiosques. Le 27 août, à huit heures du matin, une vaste opération policière est menée dans soixante-dix maisons d'édition afin de confisquer les quelques 143 titres d'auteurs allemands et français tels que Thomas et Heinrich Mann, Georges Duhamel, Jean Giraudoux et André Malraux, proscrits par la liste Bernhard. 713.682 ouvrages sont ainsi saisis et passés au pilon.

Quelques semaines plus tard, le 28 septembre 1940, cette liste établie trop hâtivement semble-t-il, est remplacée par la première liste Otto, suivant le même modèle. Son sous-titre précise : "Ouvrages retirés de la vente par les éditeurs ou interdits par les autorités allemandes", donnant ainsi la primauté de la proscription à des Français. En effet, un premier contact est établi dès le 5 août 1940 entre René Philippon, président du Syndicat des éditeurs, et des membres de la Propaganda-Abteilung qui permet "l'armistice de l'esprit", selon la formule de Bernard Grasset, par l'acceptation de la liste Bernhard. Avec la première liste Otto⁴⁹, Philippon s'avance dans la collaboration avec la signature d'une convention⁵⁰ dorénavant référence allemande et apparaissant en préambule de cette liste. Dès lors, le monde de l'édition se range entièrement derrière l'occupant, certaines maisons ayant été aryanisées, telles que les Editions Calmann-Levy devenant Editions Balzac et la maison Ferenczy et fils devenue les Editions modernes, et seulement une préférant se saborder, les Editions Emile-Paul Frères.

Cette première liste Otto interdit près de 1.000 titres, soit 2.242 tonnes de livres pilonnés dont, indifféremment, *Madame Bovary*, les traductions d'ouvrages anglo-saxons et polonais, ainsi que toute littérature juive. Au milieu de ceux-ci, il est étonnant de constater la présence de *Mein Kampf*, par trop néfaste à l'illusion de collaboration. Le système d'épuration se met donc en place avec une liste assainissant les publications passées et une convention d'autocensure filtrant les ouvrages à venir. Le 8 juillet 1942, une seconde liste est publiée afin de remplacer la première, portant à 900 le nombre des auteurs condamnés et à 1.400 celui des livres par l'élargissement de l'interdiction des nouveautés et des réimpressions d'œuvres anglo-

⁴⁸ THALMANN, Rita, *La Mise au pas*, Fayard, 1991, p.141.

⁴⁹ Diffusée initialement dans la *Bibliographie de la France* du 4 octobre 1940 et tirée à 40 000 exemplaires.

⁵⁰ Cf. annexe 8.

saxonnes parues avant 1870. Enfin, le 10 mai 1943, une troisième liste Otto entre en vigueur, avec un classement à double entrée bannissant du monde littéraire toutes les oeuvres des 1.554 écrivains cités, dont 739 classés parmi les "auteurs juifs de langue française."

Le résultat et les conséquences de ces listes sont difficilement mesurables, mais la subtilité de cette politique réside dans son caractère de promotion, bien plus que dans celui de la répression. Parallèlement aux relevés d'interdictions, plusieurs listes ont pour cible la publicité d'autres ouvrages. Ainsi, la liste Mattias, élaborée en février 1941, recommande aux libraires les livres allemands à traduire, et "La liste de la littérature à promouvoir", du 16 juin 1941, annonce 189 livres français favorables à l'Europe Nouvelle et donc à l'Allemagne nazie. Parmi eux, des ouvrages de Pétain, de Fabre-Luce, Suarez, Bonnard et Drieu la Rochelle. Le piège allemand réside dans cette littérature française pro-allemande. C'est en effet la première tâche attribuée à celui qui se voulait francophile, Gerhardt Heller, de trouver des écrivains aux idées politiques peu marquées ou peu connues, afin de combler le vide créé par les exclusions littéraires pour constituer une littérature dite positive. Jacques Chardonne, directeur des éditions Stock, Paul Morand et Robert Brasillach figurent parmi les premiers à répondre à cette attente allemande, mais nous y reviendrons.

Preuve de l'étouffement voulu de la culture française par l'Allemagne, le 9 juillet 1941, près de 1.200 titres français sont interdits à l'exportation au sein de l'Europe nazie, exportation qui recule de 71% au cours de l'occupation. Cependant, la production littéraire trouve un débouché considérable en France même, la soif de lecture semblant plus grande que jamais, en ces temps troubles. Couvre-feu et déplacements difficiles soutiennent l'essor du livre, tandis que bibliothèques et bouquinistes ne suffisent plus à désaltérer les lecteurs. Se forme alors un marché souterrain où les œuvres interdites et introuvables se vendent à prix d'or, tels que *Autant en emporte le vent* de Margaret Mitchell et les *Contes* de Joseph Conrad.

Au final, les Allemands dominent et surveillent le monde de l'édition, accentuant le zèle des éditeurs par le rationnement du papier et de l'encre d'imprimerie, des stencils et des carbones. La production de l'édition française occupée représente 28 millions de tonnes de papier entre 1941 et 1944 pour 112 millions de volumes, contre 152 millions en 1938. Mais

en 1943, un envoyé des services de sécurité de Berlin constate que "la rééducation des Français à la pensée allemande tarde toujours."

C'est dans ce contexte d'asservissement et assurément contre la germanique Anastasie, qu'en 1942 apparaît une possibilité, pour les écrivains silencieux, de se faire entendre depuis le coeur même de la nuit.

2-) Un événement matériel

La question des Editions de Minuit ayant été le sujet de développements complets⁵¹, nous nous attacherons davantage à son caractère spirituel et à sa première création.

Le contexte de domination du monde littéraire et de la voix unique s'exprimant alors en France est à l'origine, avec la volonté de publier la nouvelle de Vercors sans éditeur, de la résolution à créer un exutoire aux auteurs silencieux. Sorte de "Hasard nécessaire"⁵², les Editions de Minuit naissent de l'esprit de deux individus aux connaissances complémentaires. Pierre de Lescure, auteur-Gallimard impliqué dans le monde des écrivains, crée autour de lui un réseau d'écrivains identifiables par leur silence alors que Jean Bruller mobilise un groupe de techniciens du livre. Ainsi, par l'intermédiaire du "petit père Aulard", Jean Bruller découvre l'imprimeur Oudeville, dont la petite maison à imprimer des faire-parts de deuil fait face à l'Hôpital de la Pitié, grouillant d'uniformes vert-de-gris. "Quand les mystères sont malins, ils se cachent dans la lumière" dit Jean Giono. L'impression du *Silence* débute en décembre 1941. Plusieurs imprimeurs travailleront pour les éditions à l'étoile, afin d'augmenter les tirages : Aulard lui-même et son compagnon Pierre Doré ou encore l'imprimeur des *Lettres Françaises*, Blondin. La méfiance ambiante et le scepticisme à l'égard du projet des Editions de Minuit aidant, la chasse aux manuscrits de Pierre de Lescure semble poser bien des difficultés. Ce n'est qu'avec la reconnaissance internationale du *Silence de la mer* et la publication de *A travers le désastre*, de Jacques Maritain le 12 novembre 1942, que

⁵¹ Citons les travaux universitaires de Vincent Duclerc, *Minuit, la Résistance intellectuelle en France*, mémoire de maîtrise de 1984, consultable à la B.D.I.C. de Nanterre, et plus récemment, la thèse d'Anne Simonin, *Les Editions de Minuit 1942-1955, le devoir d'insoumission*, Ed. IMEC, 1994.

⁵² Vercors, "D'un Hasard nécessaire", op. cit., pp. 10-12.

la maison d'édition clandestine apparaît réellement comme l'exutoire voulu, troisième voie entre l'appel à la haine et l'appel de la N.R.F. de Drieu la Rochelle.

Si la possibilité d'expression des écrivains refusant propagande et collaboration est l'un des objectifs principaux des deux fondateurs, ceux-ci cherchent à faire parvenir cette voix nouvelle hors de France afin de prouver au monde la résistance de l'esprit français des Lumières à l'occupant nazi. A cet égard, la "Préface générale aux Editions de Minuit"⁵³ par Pierre de Lescure est un modèle. La volonté et la sincérité qui s'en dégage présente on-ne-peut-mieux l'objet de la maison d'édition secrète : "... s'il ne s'exprime pas, l'esprit meurt."

"Quoi qu'il arrive, la flamme de la Résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas." affirme le Général de Gaulle dans son appel du 18 juin 1940. Cette métaphore de la résistance convient parfaitement aux Editions de Minuit. Yvonne Paraf reprend cette image-force, sous le nom de Queyras dans les *Chroniques Interdites* : "Sous la cendre, le point rougeâtre paraît d'abord inoffensif. Mais le plus léger souffle lui redonne vie. Il prend force, grandit, se propage. D'autres foyers s'allument. Rien désormais ne pourra plus étouffer la flamme..."⁵⁴ Enfin, dernière utilisation de cette allégorie, l'affiche⁵⁵ de l'adaptation cinématographique du *Silence de la mer* par Melville en 1949, aujourd'hui "collector", nous montre la lourde et écrasante présence de l'uniforme allemand sur un foyer où crépitent de petites flammes bleu-blanc-rouge.

De plus, si l'idée d'une maison d'édition clandestine est inédite, la volonté de publication littéraire apolitique provient de *La Pensée libre* du trio Decour, Solomon, Politzer, tous trois d'obédiences communistes. La différence essentielle réside dans le fait que la revue favorise le message au support, alors que les éditeurs de Minuit se contraignent à une qualité physique de l'objet. Vercors affirme d'ailleurs de lui-même avoir fondé les Editions de Minuit "sur les cendres de *La Pensée libre*".

En marge de l'esprit pro-allemand, Minuit se distingue aussi de la pensée résistante première car c'est à l'événement que la maison d'édition refuse de se soumettre, loin de toute tour d'ivoire, elle brise ainsi le cycle action-répression au nom de la liberté de jugement. "La

⁵³ Cf. annexe 1

⁵⁴ Yvonne PARAF-Queyras, "L'Indignation", in *Chroniques Interdites*, Editions de Minuit, 1943, p. 41.

⁵⁵ Cf. Planche VIII.

réaction n'est pas libre : elle est soumise à l'action qui l'a produite (...). Ce sont deux frères ennemis qui se haïssent mais qui se ressemblent."⁵⁶ Se détachant ainsi au sein même de la résistance intellectuelle, les Editions de Minuit empruntent une voie plus neutre, plus sereine. "La propagande n'est pas notre domaine.(...) Il s'agit de la pureté spirituelle de l'homme", confirme Pierre de Lescure dans son manifeste. Et parlant des journaux clandestins, Vercors renchérit :

"La virulence, le pamphlet, l'attaque de front, voilà leur raison d'être et leur rôle.(...) Notre affaire à nous, c'est de montrer que la pensée Française continue de vivre. Non point passionnée, ce qui est le fait des foules, mais forte et calme, ce qui est son fait."⁵⁷

A cette différence d'esprit s'ajoute une neutralité souple, Minuit recherchant constamment à maintenir une conduite apolitique, à l'écart des gaullistes comme des communistes, même si souvent les relations sont très étroites. L'exemple le plus concret est la parution le 22 juin 1944, d'un texte intitulé *Péguy-Péri, deux voix françaises*. Il regroupe un écrit de Gabriel Péri (1902-1941) parvenu, après son exécution comme communiste, jusqu'à Desvignes (nom de directeur littéraire de Jean Bruller) des mains d'Aragon. Afin de faire contrepoids et de ne pas donner des Editions de Minuit une image trop proche du Parti, un choix de textes de l'oeuvre de Charles Péguy (1873-1914), effectué par André Rousseaux, est joint à celui de Péri. La préface de Vercors⁵⁸ introduit l'argument de la lutte en commun et du sacrifice pour la France, à travers ces deux hommes et leur distance idéologique.

Ce non-engagement politique demeure manifeste au sein même de la maison d'édition avec le rôle de plaque tournante de Jean Paulhan "recruté" par Pierre de Lescure, équilibrant les présences d'Eluard et d'Aragon.

Enfin, la neutralité économique est préservée tant à l'égard des partis de la Résistance qu'à celui de l'étranger, montrant au monde une opposition par des moyens internes. Refusant ainsi des sommes parfois importantes du P.C. et de l'O.C.M.⁵⁹, Minuit parvient à produire des

⁵⁶ Vercors, *La Littérature et la résistance*, rapport de la Conférence à l'Institut pédagogique Nationale du 21 février 1968.

⁵⁷ Préface aux *Chroniques Interdites*, op. cit., pp. 9-10.

⁵⁸ Cf. annexe 9.

⁵⁹ O.C.M. pour organisation civile et militaire.

livres grâce à de généreux souscripteurs, pour une autre forme de résistance, dont le premier est André Robillard, ami de Jean Bruller et directeur d'une banque place de l'Opéra, qui avance la somme de 3.000 francs, somme considérable en 1941. Vient ensuite Robert Debré, homme de médecine, qui fait parvenir par Paulhan la somme de 5.000 francs pour le second volume. Celui-ci tient aussi un rôle dans la première diffusion doublement secrète du *Silence*, comme nous le verrons. Les Editions de Minuit vendent enfin certains exemplaires pour continuer leurs publications.

Premier résultat et cause fondamentale à la création des Editions de Minuit, *Le Silence de la mer* offre en tant qu'objet un ouvrage blanc ivoire d'une élégance simple et sévère. Les journaux clandestins reconnaissent le mérite d'une telle publication : "La pensée parvient à s'exprimer et à se présenter dans une tenue qui, en temps normal, aurait contenté le bibliophile le plus délicat."⁶⁰ L'objectif de l'exportation est lui aussi un succès comme le démontre le message de Londres, bientôt préface aux *Nouvelles Chroniques*, de "Mathieu" : "Grâce à eux [les écrivains de Minuit], la page que l'ennemi aurait voulu blanche dans les anthologies de l'avenir, sera au contraire dense, dure, grave, témoignage pour nos arrières-petits-neveux (...)."

Ainsi, les Editions de Minuit, creuset et non réceptacle de la résistance spirituelle, forme une aventure unique en Europe nazifiée, donnant l'exemple d'une opposition française à la fois intellectuelle et matérielle.

D- Publication et réception

1-) Une parution tardive

Ainsi, le 20 février 1942, la première édition du *Silence de la mer* est achevée et les 350 exemplaires à distribuer sont dissimulés chez Yvonne Paraf. Ils y resteront plus longtemps que prévu, Pierre de Lescure exigeant l'interruption de toute diffusion⁶¹ éventuelle. La raison de cette alerte est l'arrestation d'un radio qui venait de passer un message de Pierre

⁶⁰ "Du Silence de la mer aux Chroniques interdites", in *Les Lettres françaises*, juin 1943.

⁶¹ La diffusion du *Silence de la mer* fait l'objet d'un développement dans le chapitre 6.

de Lescure à Londres, annonçant la parution du premier livre des Editions de Minuit. Le fondateur de cette maison d'édition, face à la menace, est contraint de quitter Paris en avril. Dès lors, *Le Silence* dort dans un appartement de la rue Vineuse, proche du Trocadéro, et ce n'est qu'au début de l'automne 1942, six mois plus tard, que les exemplaires du petit livre quittent la capitale pour ce qui est encore pour quelques semaines, la zone "nono".

Une année entière d'occupation s'est écoulée entre l'écriture et la diffusion réelle, pendant laquelle le contexte a très largement évolué et le mode de résistance s'est transformé. En effet, en 1940-1941, la population abasourdie par la défaite et faisant face à l'impressionnante force militaire allemande, ne peut s'opposer physiquement. Aussi, la résistance n'apparaît-elle que sous la forme d'une résistance de comportement. Les trente-trois *Conseils à l'occupé*⁶² de Jean Texcier, composés en juillet 1940 et distribués sous forme de brochure en août, fleurissent rapidement dans le métro. Ce "petit guide pratique de dignité" en appelle à l'indifférence la plus sourde envers l'occupant. C'est alors le temps d'une hostilité retenue mais présente consistant surtout à désigner l'ennemi et ses desseins, comme le prouve cette *Fantaisie phonétique*⁶³ de 1941 :

- la ration..... A.B.C.
- la République..... D.C.D.
- la gloire..... F.A.C.
- les places-fortes.. O.Q.P.
- les provinces..... C.D.
- les lois..... L.U.D.
- les prix..... L.V.
- le peuple..... E.B.T.
- la justice..... H.T.
- la liberté..... F.M.R.
- l'espoir..... R.S.T.
- TOTAL :
- la collaboration... R.A.T.

Malgré l'ordre de Goebbels du 23 juillet 1940 qu'au plus vite Paris redevienne Paris, la capitale, bientôt nommée "la ville sans regard", voit ses habitants s'entourer de la plus grande indifférence à l'égard de l'inévitable occupant. Jean Guéhenno écrit d'ailleurs dès le 7 septembre 1940 : "Je suis content des Parisiens. Ils croisent les Allemands comme ils croisent

⁶² Cf. annexe 7

⁶³ LAROCHE, Hervé, "Comment vivre en 1941", in *Historia magazine*, n°31, 23 mai 1968.

les chiens et les chats. Il semble qu'ils ne les voient, ni ne les entendent."⁶⁴ La lecture du *Silence* entre dans ce cadre précis, s'adressant à l'homme de 1941, à cet homme faisant face aux sourires séduisants des Allemands, afin de lui montrer l'impossibilité de cette fraternité. La nouvelle de Vercors est un écho à l'entrevue de Montoire et à ses conséquences possibles, mais qui se soucie encore de ce qui s'est dit dans le wagon blindé d'Hitler lorsque s'écoule 1942 ? Les soldats allemands et une poignée de Français se font de nouveau face, sans sourires, dans une guerre secrète. Bombardements et massacres, déportations et fusillades... *Le Silence de la mer* a perdu son lecteur de 1941, celui-ci connaît désormais son adversaire et ne risque plus de succomber à la tentation du rapprochement.

Si le numéro 5 des *Lettres françaises* de janvier-février 1943 accueille favorablement la nouvelle, qualifiée de livre "le plus émouvant, le plus profondément humain que nous ayons eu l'occasion de lire depuis l'occupation allemande"⁶⁵, l'article du numéro 7 de juin 1943, restant élogieux à l'égard du petit livre, s'achève sur une phrase révélatrice d'un état d'esprit : " Il s'agissait pour les Editions de Minuit de prouver que la pensée française continuait de vivre, indépendante, libre et riche. Cette preuve est faite."⁶⁶ Notre interprétation dépasse peut-être l'idée de l'auteur, mais tout comme James Steel, nous pensons qu'il signifie qu'il est temps de passer à une autre forme d'action.

Effectivement, il est troublant de constater qu'au moment même où le récit de Vercors, paraissant quelque peu idyllique dans ce nouveau contexte, est plus largement diffusé en France, Jean Guéhenno écrit, le 9 octobre 1942 : "J'ai vu la haine pousser comme un arbre depuis deux ans. C'est maintenant qu'elle va porter ses fruits... et quels fruits"⁶⁷ Nous verrons que Vercors cultive bien malgré lui ce triste fruit.

Contraste évident donc, entre la recherche de dignité par le silence et les appels aux combats. En effet, c'est en octobre 1942 que l'état-major F.T.P.⁶⁸ lance la consigne : "A chacun son boche", appelant essentiellement, jusqu'à cette date, à la grève et au sabotage, à

⁶⁴ GUEHENNO, Jean, *Journal des années noires*, Gallimard, 1973, p. 40.

⁶⁵ "Echos : Le Silence de la mer aux Editions de Minuit", in *Les Lettres françaises*, n°5, janvier-février 1943.

⁶⁶ "Du Silence de la mer au Chroniques interdites", in *Les Lettres françaises*, n°7; juin 1943.

⁶⁷ GUEHENNO, Jean, *Journal des années noires*, op. cit., p.293.

⁶⁸ F.T.P. pour Francs-tireurs et Partisans.

des actes collectifs et non individuels. Signalons cependant que les Jeunesses communistes n'ont pas attendu cette consigne pour agir⁶⁹.

Le Silence de la mer arrive donc assurément trop tard pour tenir un rôle autre que littéraire en France métropolitaine et comme le dit fort judicieusement James Steel : "Rien, en effet, ne vieillit plus rapidement qu'un récit engagé."⁷⁰ Il en est tout autre dans le monde libre, la nouvelle rendant à la France une noblesse de martyr, apportant une voix différente des collaborateurs et collaborationnistes, et renforçant la foi dans la France éternelle.

Preuve de son succès à l'étranger, le premier livre de Vercors fait l'objet d'une réutilisation politique et de critiques sévères.

2-) Image et ambiguïté d'une nouvelle

Loin de faire autorité, *Le Silence de la mer* se voit attaqué violemment dès sa publication importante en Angleterre, faisant de la nouvelle un phénomène international plus que national. André Breton résume parfaitement, en 1946, l'engouement ainsi soulevé :

"Ses lecteurs, innombrables, se sont trouvés aussitôt répartis en deux camps ennemis tout disposés à en venir aux mains. Les uns y voient, sans discussion possible, un chef-d'oeuvre : plus encore, ils acclament en lui le résultat d'un effort inestimable pour surmonter le conflit actuel (...). Les autres, avec non moins de passion, le dénoncent comme un faux caractérisé, un exécrationnable exploit de la propagande allemande..."⁷¹

Deux aspects de fond et de forme sont à l'origine des critiques les plus soutenues. Tout d'abord, la présentation luxueuse et la qualité matériel du livre, qui ne laissent pas supposer un travail clandestin et favorisent l'idée d'une supercherie de la propagande. Puis, alors que certains lecteurs ne perçoivent pas la condamnation sans appel qu'implique la nouvelle, la présence d'un officier allemand trop positif, trop bon, et donc pas suffisamment nazi et hitlérien s'ajoute encore aux attaques.

⁶⁹ Les murs de Tours ont porté, dès septembre 1941, l'avis suivant placardé pas les Jeunesses communistes : "Avis. Nous avertissons les autorités allemandes que, conformément à la décision prise par le Tribunal populaire, à partir de ce jour 10 vies d'officiers allemands répondent à l'assassinat d'un patriote français."

⁷⁰ STEEL, James, *Littérature de l'ombre*, op. cit., p. 38.

⁷¹ in *Arcane 17*, 1946, pp. 109-112.

Rangés dans le second camp de Breton, deux personnages critiquent fermement le livre de Vercors : Ilya Ehrenbourg et Arthur Koestler. Le premier, journaliste de guerre soviétique et témoin des crimes nazis à l'est, pour qui "seule une haine véritable et profonde pouvait mettre fin au triomphe du fascisme"⁷², ne peut concevoir la courtoisie d'un Ebrennac. Dans un article orageux de l'automne 1943 intitulé "Le lyrisme d'un provocateur", entendons Vercors, Ehrenbourg fustige le petit livre en expliquant qu'un Allemand est forcément un nazi, diabolisant ainsi l'ennemi, et reléguant par ce biais son auteur parmi les hôtes d'Abetz. Les propos rageurs du Soviétique sont répercutés le 21 mai 1944 par la radio de la France libre de Londres et repris dans *La Marseillaise* le 27 mai. Finalement, l'aigle décapité, les deux hommes deviennent amis en 1948 et, même si Ehrenbourg ne change pas son opinion à l'égard du *Silence*, il supervise la version russe de 1959.

La diversité des contextes suivant les ordres militaires explique que cette incompréhension soit la plus généralisée.

Arthur Koestler, quant à lui, consacre un article⁷³ à la nouvelle dans *Tribune*, en novembre 1943. Prenant littéralement le récit de Vercors pour un essai d'image-reflet de la France occupée et non pour une fiction mobilisatrice, il en démonte les mécanismes psychologiques et politiques. Il expose l'impossibilité physique d'un tel monologue, même si l'officier allemand semble parler afin de remplir l'espace et éviter la haine des Français, un peu comme Schéhérazade conte mille et une histoires pour ne pas mourir. La critique ayant trait au politique, jugement juste celui-ci, expose l'impossibilité manifeste d'une telle naïveté pour cet officier cultivé qui : "n'a apparemment jamais lu un discours d'Hitler, ni vu un journal entre l'incendie du Reichstag et l'invasion de la Pologne."

Enfin, très tôt, *Le Silence de la mer* est accusé de plagiat, comparé au *Colette Baudoche* de Barrès et à *la Francerie* de Raynal. Certes, les parallélismes existent entre ces oeuvres et Vercors se justifie de toute copie par l'idée que chaque conflit voit naître une histoire d'amour entre adversaires.

⁷² MARCOU, Lilly, *Ilya Ehrenbourg*, Plon, 1992, 380 p.

⁷³ Article traduit par D. Aury et J. Terracini, dans *Le Yogi et le Commissaire*, Ed. Charlot, 1946, 382 p.

Mais ce livre, s'il est durement critiqué, est aussi élevé au rang d'instrument politique et de douce propagande. En effet, alors qu'en France le Parti en appelle à l'action armée, alors que le cycle action-répression fait saigner les arbres du Mont-Valérien du sang des otages et les murs parisiens des affiches rouges, Charles de Gaulle, soldat de Londres, s'adresse aux soldats de l'ombre. Le 23 octobre 1942, au micro de la B.B.C., il lance son message :

"Actuellement, la consigne que je donne pour le territoire occupé, c'est de ne pas tuer ouvertement d'Allemands. Cela pour une seule mais très bonne raison, c'est qu'il est, en ce moment, trop facile à l'ennemi de riposter par le massacre de nos combattants momentanément désarmés. Au contraire, dès que nous serons en mesure de passer à l'attaque, vous recevrez les ordres voulus. Jusque là, patience, préparation, résolution."⁷⁴

De plus, la B.B.C. ne cesse de communiquer des messages allant dans ce sens. Ainsi, si la position attentiste mais ferme prônée par *Le Silence de la mer* ne répond pas aux réalités de l'Occupation, elle entre totalement dans le cadre de la politique gaullienne. C'est pourquoi, dès son débarquement outre-Manche, le livre est rapidement réédité et réutilisé, comme en témoigne le parachutage massif par la R.A.F.⁷⁵ d'une minuscule brochure en papier bible intitulé *Les Silences de la Mer*. Jean Bruller en trouvera un exemplaire dans son jardin par un matin de mars 1944. La sérénité, la noblesse et la non-violence du récit ont donc séduit les autorités de la France Libre et des Alliés, toutes inquiètes du caractère prématuré d'une insurrection nationale.

Événement culturel en réaction à la séduction allemande, événement matériel face au traitement des lettres françaises, *Le Silence de la mer* discuté mais reconnu, entame alors une grande carrière littéraire. Premier livre de Vercors, il n'est cependant pas son unique récit clandestin et son oeuvre imposante, somme toute humaniste, semble fortement marquée, voire meurtrie.

⁷⁴ AMOUROUX, Henri, *Le Peuple réveillé : juin 40-avril 42*, t.4, Robert Laffont, 1979, p. 336.

⁷⁵ R.A.F. pour Royal Air Force.